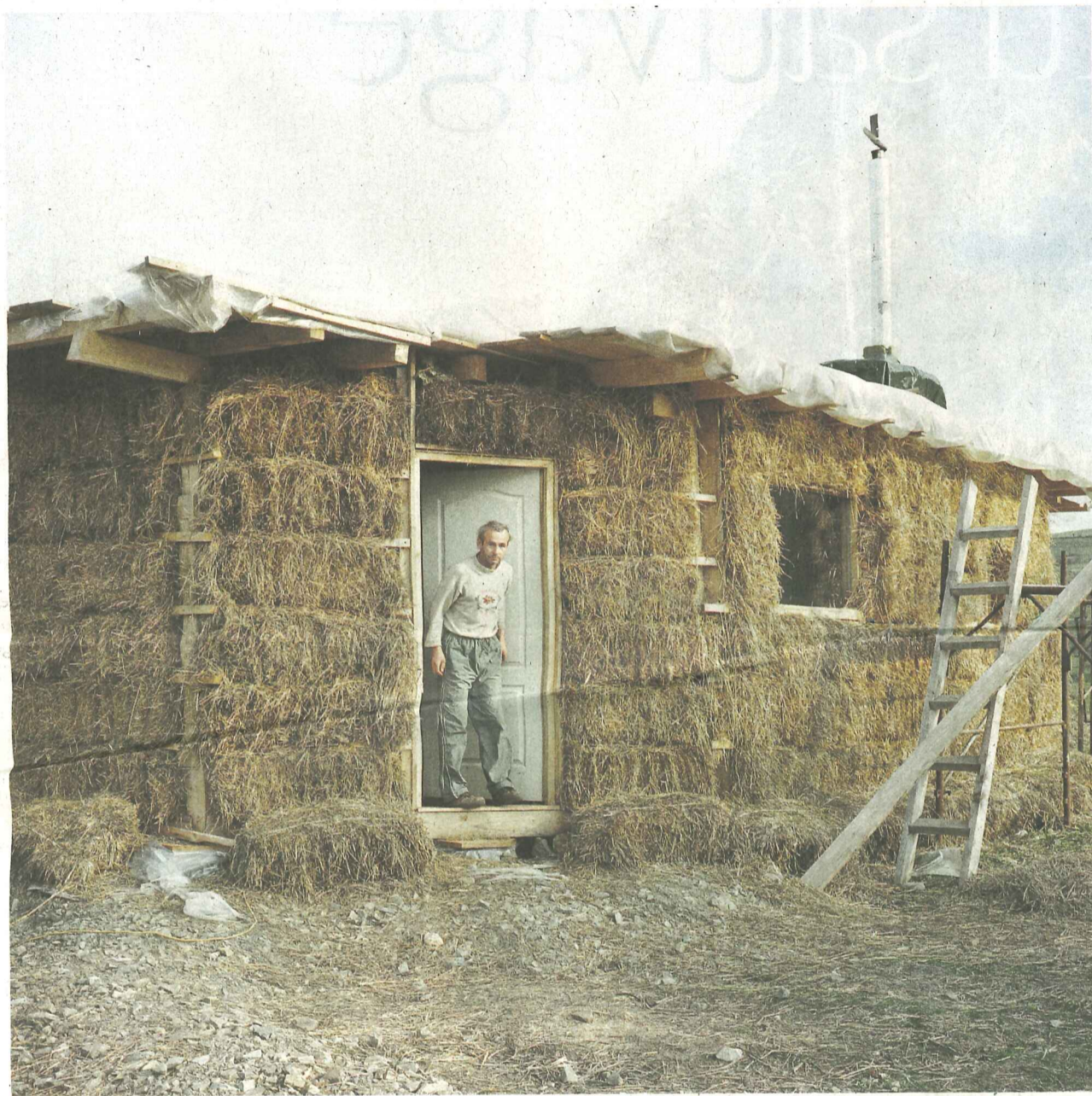


Les nouveaux Robinson

Vivre de peu, de chasse et de cueillette, en mode survie. Se «réensauvager». Un

Trois cents jours seul sur une île déserte en plein océan Pacifique. C'est le temps qu'a réussi à tenir le Suisse Xavier Rosset, embarqué en 2008 dans une «robisonnade» des plus extrêmes. Tofua, sur laquelle il a vécu, est une île sauvage et volcanique de l'archipel des Tonga. Elle est inhabitée depuis plus de trente ans. C'est ici qu'un des épisodes de la mutinerie des révoltés du *Bounty* se déroula, en 1789. Mais ce décor hostile n'a pas effrayé ce grand sportif qui a dû vivre, sur place, de ce qu'il réussissait à pêcher ou de ce qu'il cueillait, armé d'un unique couteau (suisse, évidemment) et d'une machette. «*Mon but était de découvrir une nouvelle manière de vivre en faisant un retour à la nature radical*», se souvient Xavier Rosset. Dans sa cabane construite en feuilles de cocotier, son aventure a très vite tourné façon *Vendredi ou les Limbes du Pacifique*, le célèbre roman de Michel Tournier, sorti en 1967. «*J'ai été fasciné*



de voir à quel point mon instinct naturel revenait au fil des jours sur Tofua. J'étais en mode survie, je ne me projetais pas au-delà de vingt-quatre heures. Je ne vivais que pour boire et manger», raconte-t-il encore. Le Suisse tient bon. Jusqu'au jour où il se blesse et doit se soigner lui-même pour guérir d'une plaie très inquiétante à la main. Jusqu'au soir de Noël, qu'il passe tout seul, loin de ses proches.

Quatorze ans plus tard, le souvenir de cette aventure, pour celui qui est devenu skippeur en Méditerranée l'été et guide de montagne l'hiver, reste intact. «*Je reçois encore 300 mails par an sur ce sujet. Certains me disent qu'ils voudraient tenir 301 jours sur Tofua, mais cela reste la plupart du temps un fantasme. Ils ne savent pas les moyens d'aller jusqu'au bout de leur idée*», regrette Xavier Rosset,

qui n'a plus du tout envie, lui, de retourner vivre là-bas. «*Je n'aurais plus la partie "survie" de mes débuts sur l'île à dépasser, je tomberais très vite, je pense, dans une sorte de routine*», dit-il d'un ton légèrement blagueur.

De la routine dans une vie de Robinson! Xavier Rosset y va fort, car si le retour à une vie sauvage fait tant fantasmer, c'est justement parce qu'il symbolise une échappatoire à des quotidiens urbains trop bien réglés. Nombreux sont ceux qui rêvent d'une vie à la campagne ou au cœur de la forêt dans une cabane, de longs congés sabbatiques au vert. «*Idéalisée, la nature est devenue à la fois quête, refuge et solution face à une société de consommation qui manque de sens et détruit la planète. La perspective d'un effondrement, qu'il soit écologique ou pandémique, attise encore ce besoin*

d'ensauvagement. Dans nos sociétés, le retour à la terre et à une vie plus autonome n'est pas nouveau; ce qui est inédit, c'est l'intensification du phénomène et sa démocratisation», expliquent les sociologues Sébastien Dalgarrondo et Tristan Fournier dans leur ouvrage *L'Utopie sauvage* (Les Arènes, 2020).

La vision de la vie sauvage qui peuple nos imaginaires fait sourire Amélie Goossens. Elle vit sur une île bretonne déserte depuis 2018. Depuis quatre mois, elle y élève son premier enfant, un petit Mathurin. Au large de Molène, l'îlot de Quéménès est une petite langue de terre de 1300 mètres de long sur 300 de large. Au cœur de cette végétation rase surgit la petite ferme en pierre d'Amélie et de son compagnon, Etienne Menguy, qui y sont agriculteurs biologiques, autonomes en énergie. D'ici, aucune navette régulière avec le continent. C'est Etienne qui prend sa frêle embarcation, seul, pour rejoindre le petit port finistérien, pour rejoindre d'alimenter marchés et magasins bio locaux avec ses cultures de pommes de terre, d'oignons et d'ail qui poussent au milieu du goémon. «*Je peux rester des semaines sans aller sur le continent et cela ne me manque pas. Il y a tellement de choses à faire dans la ferme, tellement de végétation à préserver ou d'oiseaux à observer dans cet espace de biodiversité qu'est notre île que je ne vois pas le temps passer*», explique la trentenaire, qui était, à l'origine, comme son compagnon, ingénieure spécialisée dans la construction

fantasme qui, pour quelques aventuriers, prend vie. S'extraire un temps du bruit du monde pour s'isoler dans la nature répond à une quête intime de sens. Mais le retour à la civilisation peut être violent

« Idéalisée, la nature est devenue à la fois quête, refuge et solution face à une société de consommation qui manque de sens et détruit la planète »

Sébastien Dalgarrondo
et Tristan Fournier,
sociologues

En photos Entre 2010 et 2015, Antoine Bruy a sillonné la France, l'Espagne, la Roumanie et les Etats-Unis, à la rencontre de celles et ceux qui ont choisi d'abandonner le confort du monde moderne. Ces écologistes radicaux essaient de retourner à l'essentiel, retranchés dans la nature. Le photographe a tiré de ses voyages la série «*Scrublands*» dont sont extraits ces clichés, ainsi que celui de «*une*».

A gauche, une maison en paille dans les Pyrénées (2012).

A droite, Alex fait partie d'une communauté écologiste à Cascade Range, dans l'Etat de Washington, aux Etats-Unis. Il dépose un raton laveur ramassé sur la route (2015).

En «*une*», Jean, dans la Sierra de Cazorla, en Andalousie (2013).

ANTOINE BRUY/TENDANCE FLOUE

Les bibles du sauvage

« Walden ou la vie dans les bois »

de Henry David Thoreau

C'est l'ouvrage de référence de tous les adeptes du sauvage, l'ouvrage qui revient dans toutes les conversations. L'écrivain américain Henry David Thoreau décide en 1845 de fuir la société moderne qui émerge dans son pays en passe de devenir le plus industrialisé du monde. Dans sa cabane, il vit deux ans, deux mois et deux jours en autarcie et raconte ce retour radical à la nature en plein Massachusetts. Gallimard, 1854

« Dans les forêts de Sibérie »

de Sylvain Tesson

C'est ce livre qui a décidé le jeune Jacob Karhu à partir vivre en ermite dans les Pyrénées. Sylvain Tesson, qui est aussi l'auteur, entre autres, de *La Panthère des neiges*, décide de vivre dans une cabane au bord du lac Baïkal, en Sibérie. Explorateur des temps modernes, il livre un récit autobiographique qui, sous la forme d'un carnet de bord, invite à méditer sur ce triptyque fondamental où tout se joue : les rapports entre l'homme, le temps, la nature. Gallimard, 2011

« L'Année sauvage »

de Mark Boyle

Figure de la décroissance, cet auteur irlandais raconte ici une expérience de vie dans laquelle il renonce à toute forme de technologie : plus d'ordinateur portable, d'électricité ou d'eau courante. Dans cette petite maison de bois en pleine nature, il lui faut désormais tout oublier et tout réapprendre pour (sur) vivre. Les Arènes, 2021

« Croire aux fauves »

de Nastassja Martin

En 2015, cette anthropologue française se fait mordre au visage par un ours dans les montagnes du Kamtchatka. Nastassja Martin reste marquée à vie par cette rencontre avec l'animal sauvage, aussi bien physiquement que psychiquement. Désormais moitié humaine, moitié ours, elle livre un récit poissant qui nous entraîne dans un voyage dans le monde de l'animisme. Verticales, 2019

bois. Amélie Goossens ajoute, dans un sourire : « Nous, nous sommes confinés depuis 2018, mais c'est volontaire ! »

Locataires du Conservatoire du littoral, propriétaire de l'île, Amélie et Etienne, devenus autoentrepreneurs, doivent assurer leurs propres revenus en vendant leurs légumes et en accueillant des hôtes de passage pour de courts séjours. « Ce sont, à chaque fois, des moments d'échange avec des inconnus, pendant les repas que nous partageons. Les gens qui arrivent jusqu'ici viennent rarement par hasard, donc il y a très souvent une alchimie qui se crée entre nous tous », confie Amélie Goossens, dont les réservations affichent complet jusqu'en 2023. Une bouffée de sociabilisation que le couple s'autorise seulement de juillet à octobre. Ensuite, c'est le retour à l'isolement, les tempêtes hivernales qui rendent les trajets en bateau trop dangereux et le long sommeil des terres. « En 2017, lorsque nous avons postulé pour venir à Quéménès, le Conservatoire du littoral avait reçu quarante dossiers. Je suis persuadée qu'aujourd'hui les candidatures seraient bien plus nombreuses », estime Amélie Goossens, qui devrait rester sur Quéménès jusqu'en 2027. Lorsque leur fils atteindra l'âge d'être scolarisé, ils opteront pour l'école à distance.

Malgré le dérèglement climatique et la violente réponse des éléments naturels – récemment, les feux de forêt estivaux –, l'attrait d'une nature indomptée reste fort au sein de nos imaginaires. « S'ensauvager » est désormais synonyme d'une liberté à trouver. Pour sa série *No Signal*, le photographe Brice Portolano part, depuis 2015, à la rencontre de personnes qui ont décidé de changer de vie pour se rapprocher de la nature. Un des lieux les plus spectaculaires où il s'est rendu est l'île où vit Elena Hansteensen, située au nord de la Norvège. Litloya est un endroit hostile, dur, où décembre et janvier sont plongés dans le noir. Le village le plus proche est à vingt minutes en bateau, par beau temps. Alimentée en énergie par des panneaux solaires, Elena arrive à y faire pousser des fraises sous serre et elle regarde, de sa fenêtre, passer des baleines et des orques. Dans cet ancien phare qu'elle a aménagé en maison, elle vit seule avec quelques hôtes de passage dans des chambres qu'elle loue, ou avec de jeunes volontaires qui lui donnent un coup de main ponctuel. Brisée par un deuil, cette ancienne journaliste souligne à quel point « cette relation forte aux éléments, à la nature [l']a gardée dans la vie ».

Le plus souvent, l'expérience de la vie sauvage ne peut durer qu'un temps limité. Le temps d'un défi personnel pour certains. Pour d'autres, des problèmes de santé et d'autres aléas se mettent en travers du chemin. A la manière d'un *Captain Fantastic*, dans le film du réalisateur américain Matt Ross (2016), qui, après avoir élevé ses six enfants dans les bois, doit revenir à une vie ordinaire, confronté à la maladie psychique de sa femme.

Pour Jacob Karhu, l'expérience d'ensauvagement aura duré seulement sept mois. En 2018, ce jeune étudiant de Normale-Sup décide de partir vivre, le temps d'une année de césure dans ses prestigieuses études, en ermite dans les Pyrénées. Il retape une ancienne bergerie à 1700 mètres d'altitude et en fait son refuge pour mener une expérience de vie solitaire, quasiment en autosuffisance. Dans son journal de bord, devenu ensuite un livre – *Vie sauvage, mode d'emploi* (Flammarion, 2021) –, il détaille beaucoup de techniques du *bushcraft*, cet art de vivre dans les bois dont le jeune



homme est adepte depuis son adolescence. « Je ne suis pas un survivaliste, mais savoir allumer un feu fait partie des techniques de survie que tout le monde devrait connaître. Savoir s'alimenter grâce à la forêt est aussi un long apprentissage », estime celui dont l'expérience fait penser à Christopher McCandless, brillant étudiant américain qui abandonna ses études pour rompre avec la société de consommation et vivre une vie sauvage en Alaska. L'écrivain Jon Krakauer en 1996, puis le réalisateur Sean Penn en 2007 ont fait de la vie de ce personnage à la fin tragique un roman et un film de cinéma devenus cultes (*Into the Wild*).

Après cette période à l'écart du monde, Jacob a commencé une thèse de doctorat en climatologie glaciologie. Mais celui qui a aujourd'hui 28 ans n'a jamais pu revenir à une vie bien rangée dans un petit appartement en ville. « A la suite des Pyrénées, je suis allé vivre en communauté dans un écolieu de la vallée de Chevreuse. J'y ai habité dans un dôme géodésique que j'avais construit dans un jardin de permaculture, mais cette expérience communautaire ne m'a pas convenu. Je vis aujourd'hui près de Paris de façon non sédentaire, dans un van. Je vis très sobrement et je me déplace au gré de mes envies de nature, notamment le week-end, où je me plonge souvent dans la forêt. » Il ajoute aussitôt : « On dit qu'il faut trois cabanes pour construire la bonne. Plus qu'une et j'aurais peut-être trouvé l'endroit où je veux vivre ! »

Le retour à la civilisation est délicat. Geoffroy Delorme sort justement de la forêt, ce dimanche-là. « Cela reste un endroit que j'aime, où je retourne très souvent », explique-t-il. Après avoir vécu de ses 19 à 26 ans au milieu des biches et des cerfs de la forêt de Bord, dans l'Eure, le trentenaire a sorti un livre remarqué intitulé *L'Homme-chevreuil*, en 2021. Bousculant les points de vue, il a montré comment l'homme peut encore survivre en pleine nature en se nourrissant de cueillette. Après sept ans de vie sauvage, le jeune homme avoue ne pas avoir pu retrouver une vie « normale ». « Je pouvais revenir dans la société, car je n'avais pas tout oublié de son fonctionnement, mais je suis peut-être revenu trop vite à la civilisation. Aujourd'hui, j'ai besoin de temps pour tout, donc je me sens inadapté et inapte à assurer un travail aussi performant que celui qu'on attend de moi. La société va trop vite pour moi. C'est une Ferrari et moi, je suis un tracteur. Le plus dur dans tout cela, c'est le regard des autres sur vous. Mais, en réalité, la question centrale reste, pour moi : de quoi ai-je réellement besoin chaque jour pour vivre ? De pas grand-chose. Je prépare un deuxième livre pour raconter toutes ces pensées, qui sont venues après cette expérience dans la forêt », explique Geoffroy Delorme.

Les sociologues Tristan Fournier et Sébastien Dalgalarondo évoquent ce sentiment de décalage. « Ceux qui tentent l'expérience du sauvage jusqu'au bout

sont souvent moins adaptés au départ à la vie urbaine. On tente quelquefois ces expériences parce que l'on est dans une rupture personnelle, affective ou professionnelle. Donc, il y a plus de chances que le retour à une vie "normale" ensuite soit encore plus difficile », expliquent-ils. Geoffroy Delorme met en garde, lui, sur le fait que la vie sauvage n'est pas « pour tout le monde » : « Le mot "sauvage" fait rêver, comme si la terre et la forêt étaient protectrices, mais c'est un monde très hostile. Dans ces endroits, c'est vraiment la loi du plus fort. Les gens sont aujourd'hui inadaptés à ce mode de vie. La société nous a rendus totalement dépendants à la technologie et à la production de ressources », estime-t-il.

Dans *L'Enquête sauvage* (La Salamandre, 256 pages, 19,90 euros), la journaliste Anne-Sophie Novel propose, elle, une autre voie, moins radicale, mais tout aussi intéressante : chercher le sauvage en soi ou juste à côté, sans forcément entrer en rupture avec son quotidien. Se promener en forêt, jardiner et regarder pousser les plantes, observer les oiseaux... Toutes ces situations banales permettent aussi de sentir la porosité des frontières entre les mondes, le nôtre et le sauvage. « Ce que j'ai compris, avec cette quête du sauvage à la fois personnelle et journalistique, c'est que je devais déjà jongler avec mes propres peurs, comme celle, simple mais profondément ancrée, d'aller marcher seule en forêt par exemple », confie Anne-Sophie Novel. Pour son enquête, la journaliste a rencontré la communauté de l'Ecolectif, un écolieu situé en Haute-Garonne, dans lequel vivent d'anciens médecins, architectes ou ingénieurs qui ont tout quitté pour s'installer avec leurs enfants au sein d'une communauté, en cabane ou en yourte, dans un site rural. Leurs besoins quotidiens sont réduits au strict minimum. « A mon retour, je me suis demandé si j'aurais le courage de vivre une vie aussi radicale. Peut-on revenir à l'essentiel en se mettant ainsi à l'écart ? Je n'ai pas réussi à y répondre », rapporte la journaliste.

Adeptes aussi de ruptures moins radicales, les sociologues Tristan Fournier et Sébastien Dalgalarondo expliquent comment trouver notre part de sauvage en s'éloignant à peine de la lisière des villes : « L'utopie sauvage n'est pas qu'un repli vis-à-vis de la société. Elle permet également d'enrichir notre univers sensoriel : une seule nuit à la belle étoile, c'est un corps qu'on redécouvre éveillé, sensible, fragile, quand il est aujourd'hui absent à lui-même dans la vie urbaine. On peut aussi s'ensauvager grâce à l'alimentation. Ainsi, les stages d'apprentissage de cueillette des plantes sauvages, y compris dans de grandes villes comme Paris, sont un phénomène en progression. A des degrés divers, l'utopie sauvage doit nous permettre, en entrant en résonance avec le monde du vivant, de réenchanter notre quotidien », estiment les sociologues. De sages conseils, car on ne va pas tous, hélas, pouvoir partir s'encabaner dans les Cévennes...

LE MOT

S'enforester

Un verbe que le philosophe du vivant Baptiste Morizot a choisi pour le titre de son beau livre paru en août (*D'une rive à l'autre*, 124 pages, 48 euros). Pour donner vie à cet acte d'« entrer en forêt », il traverse, avec la photographe Andrea Olga Mantovani, la forêt primaire de Bialowieza, en Pologne – une relique en Europe. Le mot « sauvage » dérive du latin *silvaticus*, qui signifie « fait pour la forêt » : s'enforester, c'est donc retourner au sauvage. Pour le philosophe, « s'enforester, c'est une double capture : on va autant dans la forêt qu'elle emménage en nous ».